

Chapitre III

Comportements et attitudes

Cours 2

L'un des reproches que l'on peut faire aux définitions de la langue qui la ramènent à un « instrument de communication » est qu'elles risquent de laisser croire à un rapport neutre entre le locuteur et sa langue. Un instrument, en effet, est un outil que l'on prend lorsqu'on en a besoin, que l'on remise ensuite. Or, les rapports que nous avons à nos langues et à celles des autres ne sont pas tout à fait de ce type : nous ne sortons pas l'instrument-langue de son étui lorsque nous avons besoin de communiquer pour l'y ranger ensuite, comme nous prenons un marteau lorsque nous avons besoin de planter un clou. Il existe en effet tout un ensemble d'*attitudes*, de sentiments des locuteurs face aux langues, aux variétés de langues et à ceux qui les utilisent, qui rendent superficielle l'analyse de la langue comme un simple instrument. On peut aimer ou ne pas aimer un marteau, mais cela ne change rien à la façon dont on plante un clou, alors que les attitudes linguistiques ont des retombées sur le comportement linguistique.

Au début des années 1960, Wallace Lambert, étudiant le bilinguisme franco-anglais à Montréal, mettait au point la méthodologie du « locuteur masqué » ou des « faux couples » [1]. Il utilisait des locuteurs bilingues, chacun enregistrant deux textes (l'un en français, l'autre en anglais). Ces enregistrements étaient ensuite présentés comme émanant de personnes différentes à des « juges » qui devaient, sur une échelle allant de « très peu » à « beaucoup », noter les locuteurs du point de vue de la taille, de l'attrait physique, de l'aptitude à diriger, du sens de l'humour, de l'intelligence, de la religiosité, de la confiance en soi, de la fiabilité, de la jovialité, de la bonté, de l'ambition, de la sociabilité, du caractère et de la sympathie. Il s'agissait, leur disait-on, de vérifier la possibilité de juger des personnes d'après leur voix. Les résultats de l'expérience sont extrêmement intéressants. D'une part, ces « juges » ne se rendaient pas compte que les couples d'enregistrements étaient produits par une même personne. D'autre part, les « juges » n'évaluaient pas en fait des voix, comme on les y invitait, mais des langues. Cette technique, mise au point dans le domaine de la psychologie sociale, a été ensuite utilisée par les linguistes, permettant de faire apparaître des attitudes ou des représentations linguistiques.

I. Les préjugés

L'Histoire est remplie de proverbes ou de formules toutes faites qui expriment les préjugés du temps sur les langues. On raconte que Charles Quint parlait aux hommes en français, en allemand à ses chevaux et en espagnol à Dieu. Tullio de Mauro cite un proverbe du xvii^e siècle qui dit que

« l'Allemand hurle, l'Anglais pleure, le Français chante, l'Italien joue la comédie et l'Espagnol parle », et il ajoute : « Nous sommes manifestement ici à la limite où les stéréotypes linguistiques et nationalistes se confondent. » [\[2\]](#). On peut aussi penser à l'expression française « Parler français

comme une vache espagnole » dont l'origine (« comme un Basque espagnol ») nous montre que, là aussi, le jugement sur la langue atteint une autre cible, le locuteur.

Ces stéréotypes ne concernent pas seulement les différentes langues mais également les variantes géographiques des langues, souvent classées par le sens commun le long d'une échelle de valeurs. Ainsi, la division des formes linguistiques en langues, dialectes et patois est-elle considérée, de façon péjorative, comme isomorphe de divisions sociales elles-mêmes fondées sur une vision péjorative : à la langue correspond une communauté « civilisée », aux dialectes et aux patois des communautés de « sauvages », les premiers étant regroupés en peuples ou en nations, les seconds en tribus^[3]... Et l'on utilise tout un éventail de qualificatifs, *dialecte, jargon, charabia, patois*, pour [signifier tout le mal que l'on pense d'une façon de parler](#).

D'autres stéréotypes concernent le « beau parler ». On entend dire dans tous les pays qu'il y a un endroit où la langue nationale est pure (on parle, pour la France, de l'Anjou), qu'il existe des accents désagréables et d'autres harmonieux, etc. Et derrière ces stéréotypes se profile la notion de *bon usage*, l'idée qu'il y a des façons de bien parler la langue et d'autres qui, par comparaison, sont à condamner. On trouve ainsi chez tous les locuteurs une sorte de norme spontanée qui les fait décider que telle forme est à proscrire, telle autre à admirer : *on ne dit pas comme cela, on dit comme cela*, etc.

Si les usages varient, géographiquement, socialement et historiquement, la norme spontanée varie de la même façon : on n'a pas les mêmes attitudes linguistiques dans la bourgeoisie et dans la classe ouvrière, à Londres ou en Écosse, aujourd'hui et il y a un siècle.

Ce qui intéresse ici la sociolinguistique, c'est le comportement social que cette norme peut entraîner. Elle peut en fait avoir deux types de retombées sur les comportements linguistiques : les unes concernent la façon dont les locuteurs considèrent leur propre parler, les autres concernent les réactions des locuteurs au parler d'autrui. Dans un cas on valorisera sa pratique linguistique ou on tentera au contraire de la modifier pour se conformer à un modèle prestigieux, dans l'autre cas on jugera les gens sur leur façon de parler.

II. Sécurité/insécurité

Commençons par un exemple simple, celui du rapport que les locuteurs peuvent avoir à certaines prononciations de leur langue.

Peter Trudgill a mené dans la ville de Norwich, en Grande-Bretagne, une longue enquête dont nous extrayons un seul point : la prononciation de mots comme *tune, student, music*, etc., pour lesquels deux variantes coexistent à Norwich, /ju :/ et /u :/. Ainsi, pour *tune*, on a /tju :n/ d'une part, et /tu :n/ d'autre part, la première étant considérée comme plus prestigieuse que la seconde. Après avoir noté, dans des enregistrements, si les enquêtés prononçaient plutôt la variante 1 ou la variante 2, on leur demandait de dire comment ils prononçaient, c'est-à-dire

en fait comment ils croyaient prononcer. Voici, résumé en un tableau, le résultat de ce croisement :

Tableau 1

	<i>Disent prononcer /tju :n/</i>	<i>Disent prononcer /tu :n/</i>	
Prononcent /tju :n/	60 %	40 %	= 100 %
Prononcent /tu :n/	16 %	84 %	= 100 %

C'est-à-dire que 40 % des gens qui pratiquaient la prononciation « prestigieuse » avaient tendance à sous-évaluer leur prononciation tandis que 16 % de ceux qui pratiquaient la prononciation « dévalorisée » avaient tendance à surévaluer leur prononciation.

En croisant ces données avec la variable sexe, Trudgill obtient des résultats surprenants :

Tableau 2

	<i>Total</i>	<i>Hommes</i>	<i>Femmes</i>
Surévaluent	13 %	0 %	29 %
Sous-évaluent	7 %	6 %	7 %
Évaluent correctement	80 %	94 %	64 %

qu'il commente ainsi : « Nous pouvons dire que les femmes, dans de très nombreux cas, se définissent elles-mêmes comme utilisant des variantes plus prestigieuses qu'elles ne le font réellement, sans doute parce qu'elles voudraient les utiliser ou pensent qu'elles devraient le faire et peut-être alors croient réellement qu'elles le font. C'est-à-dire que les locuteurs se considèrent comme utilisant la forme à laquelle ils aspirent et qui a pour eux des connotations favorables plutôt que la forme qu'ils utilisent réellement. » [4].

Il reste bien sûr à interpréter ces données. La variable sexe nous montre ici l'existence d'attitudes différentes des hommes et des femmes face au comportement social, la langue n'étant jamais que l'un des comportements sociaux, mais quelle est la signification de cette différence ? Il y a dans un livre de Pierre Bourdieu un passage suggestif : « Et l'on comprend ainsi que, comme les sociolinguistes l'ont souvent observé, les femmes soient plus promptes à adopter la langue légitime (ou la

prononciation légitime) : du fait qu'elles sont vouées à la docilité à l'égard des usages dominants et par la division du travail entre les sexes, qui les spécialise dans le domaine de la consommation, et par la logique du mariage, qui est pour elle la voie principale, sinon exclusive, de l'ascension sociale, et où elles circulent de bas en haut, elles sont prédisposées à accepter, et d'abord à l'École, les nouvelles exigences du marché des biens symboliques. » [5]. Nous reviendrons au chapitre IV sur les positions de Pierre Bourdieu, qui ne s'intéresse que peu au problème des attitudes comme nous le traitons ici, mais on voit que le comportement linguistique est ici lié à un comportement social plus large. On pourrait aussi dire, à l'inverse, que les hommes ne ressentent pas le besoin de mettre en question leur façon de parler, qu'ils l'estiment légitime. Et ces deux interprétations complémentaires nous mènent au couple sécurité/insécurité linguistique. On parle de *sécurité linguistique* lorsque, pour des raisons sociales variées, les locuteurs ne se sentent pas mis en question dans leur façon de parler, lorsqu'ils considèrent *leur* norme comme *la* norme. À l'inverse, il y a *insécurité linguistique* lorsque les locuteurs considèrent leur façon de parler comme peu valorisante et ont en tête un autre modèle, plus prestigieux, mais qu'ils ne pratiquent pas.

Nous relaterons longuement au chapitre suivant une enquête de W. Labov sur New York qui entre autres choses a montré que les locuteurs considéraient comme marque de prestige certaines prononciations alors même qu'ils ne les pratiquaient pas. Il y a ainsi, dans la société, ce que nous pourrions appeler des regards sur la langue, des images de la langue, en un mot des *normes* qui peuvent être partagées par tous ou être différenciées selon certaines variables sociales (le sexe, dans l'exemple de Norwich) et qui génèrent des sentiments, des attitudes, des comportements eux-mêmes différenciés. Labov en donne un bel exemple à propos de la petite-bourgeoisie new-yorkaise : il note que « les fluctuations stylistiques, l'hypersensibilité à des traits stigmatisés que l'on emploie soi-même, la perception erronée de son propre discours, tous ces phénomènes sont le signe d'une profonde insécurité linguistique chez les locuteurs de la petite-bourgeoisie ». Et il ajoute : « En général, les New-Yorkais éprouvent une forte répugnance pour "l'accent" de leur ville. La plupart d'entre eux se sont efforcés de modifier leur façon de parler, et on leur fait un vrai compliment quand on leur dit qu'ils y ont réussi. Et pourtant, presque tous se font aussitôt reconnaître, dès qu'ils posent le pied hors de l'agglomération. De plus, ils sont tous persuadés que les étrangers, pour une raison ou une autre, détestent eux aussi le parler de New York. Enfin, ils sont convaincus qu'il

existe une langue “correcte” qu’ils s’efforcent d’atteindre dans leur conversation soignée. »[\[6\]](#).